

La Fin de la récré

LUC CHOMARAT



La Fin de la récré

Luc Chomarat

La Fin de la récré

ROMAN

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-303-8

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Heureux les derniers, car ils seront les premiers.

(Matthieu 20,16)

Soudain l'été dernier

C'est notre premier rendez-vous. Si je réfléchis bien. Le samedi d'avant j'étais sorti avec elle, mais ce n'est pas comme si on avait rendez-vous, parce que je ne savais pas si ça allait marcher. Là, c'est différent. C'est ma petite amie.

Ce qui est curieux, c'est que c'est encore plus compliqué. Je croyais qu'une fois qu'on était sorti avec une fille, c'était plus simple, plus calme. Mais je suis tout sauf calme. J'essaie de faire autre chose, écouter un disque dans le salon, relire une BD, je n'y arrive pas. Je vais dans la salle de bains, je me regarde sous toutes les coutures, mais ce n'est pas comme si je pouvais changer de tête. Je mets mes cheveux dans un sens, puis dans l'autre, puis vers l'arrière, puis je les remets comme au début et je retourne sur mon lit. Puis je retourne à la salle de bains et je me regarde à nouveau. Puis je retourne dans ma chambre et je m'assois sur mon lit et je regarde autour de moi à la recherche d'un truc à faire. Mon cœur cogne comme si j'avais couru un cent mètres. J'ai mal au ventre. Je suis allé plusieurs fois aux toilettes. Si c'est ça avoir rendez-vous avec une

filles, merci bien. Je me demande si c'est tout le monde pareil. Je regarde ma montre toutes les cinq minutes. Toutes les deux minutes. Toutes les trente secondes.

– Je peux savoir ce que tu as à t'agiter comme ça ? demande ma mère au bout d'un moment. Tu me donnes le tournis.

– Je vais aller faire un tour.

– Je crois que c'est une bonne idée.

Me voilà dans la rue. Deux heures encore avant le rendez-vous. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ? J'ai toujours mal au ventre, et j'arrive pas à respirer. Je dois m'arrêter sur un banc comme un vieux monsieur.

Qu'est-ce qui se passe si je croise un copain, et qu'il me demande où je vais ? Et si quelqu'un nous voit ensemble au café ? J'allume une cigarette, je me dis calme-toi, tout va très bien se passer. Dans les films parfois, quand le type est avec une fille, il y a quelqu'un qui passe pour les embêter, alors il se lève et il lui casse la gueule. Je ne me vois pas du tout faire une chose pareille, j'espère que personne va nous embêter.

Quand je passe devant le café la première fois, il n'y a presque personne à l'intérieur. Pas de bande ni rien de ce genre, heureusement. C'est un café de vieux, je l'ai choisi exprès, il n'y a pas de flipper, et juste deux vieux au comptoir. Je fais le tour par la petite rue derrière, et quand je repasse elle n'est toujours pas là. Tu me diras c'est normal, j'ai vingt minutes d'avance. C'est le milieu de l'après-midi et le début de l'été, il y a déjà un peu cette atmosphère comme si tout le monde était parti. Quand je repasse devant le café pour la cinquième fois je me dis qu'ils vont finir par me repérer et trouver ça

suspect et peut-être appeler les flics et que j'ai qu'à m'asseoir à l'intérieur et commander quelque chose en attendant. Je n'ai jamais eu rendez-vous avec une fille mais il y a quand même des choses que je sais, même si je ne sais pas comment je les sais. Et par exemple, ça paraît normal que le garçon arrive le premier.

Je m'installe à une petite table près de la vitre, comme ça je la verrai arriver. Puis après je me dis que c'est idiot, parce qu'on pourra nous voir de l'extérieur, j'aurais dû prendre une table dans le fond. Mais c'est trop tard, le type est déjà là pour me demander ce que je veux boire, alors je lui dis une pression et après je n'ose plus bouger.

Elle ne devrait plus tarder. Je regarde tourner la trotteuse sur le cadran de ma montre, plus qu'une minute, voilà ça y est. C'est l'heure, elle devrait arriver. Mais elle n'arrive pas. Cinq minutes après, elle n'est toujours pas là. Je vois bien la rue, jusqu'au croisement, alors à moins qu'elle arrive de l'autre côté, mais je ne vois pas pourquoi elle arriverait de l'autre côté, puisque son immeuble est là-bas, en face du conservatoire. La trotteuse continue sa course, je commande une autre bière. Dix minutes passent, puis vingt. J'ai une terrible envie de pisser mais je n'ose pas me lever, si elle arrivait à ce moment-là, en même temps je vois vraiment jusqu'au carrefour, je dois avoir le temps. Cinq minutes encore.

Je vais pisser.

Quand je reviens m'asseoir, ça va mieux. De ce côté-là, ça va mieux. Mais je comprends aussi qu'elle ne viendra pas. C'est sûr, maintenant. Qu'est-ce que je croyais ? Elle a autre chose à faire. Ou peut-être qu'elle a oublié. Oui, c'est ça. Pendant que j'étais là à compter chaque

minute et à faire des allers-retours aux toilettes. Si ça se trouve elle ne voit même plus qui je suis.

Je n'ai plus peur. Je n'ai plus mal au ventre. Je suis tellement triste. La vie n'a pas de sens. Je suis assis dans un café désert au milieu de l'après-midi et je suis seul, plus seul que je ne l'ai jamais été.

De toute façon je ne sais pas ce que je me suis imaginé.

Et puis je la vois.

Je la vois traverser la rue dans son grand manteau noir, là-bas au carrefour, pendant une seconde je me demande si c'est bien elle, j'ai peur j'ai tellement peur, mais oui c'est bien elle aucune erreur, elle vient par ici la voilà, elle approche, elle doit crever de chaud là-dedans c'est quand même pas normal, et quand elle est assez près je vois qu'elle me voit, même si on ne voit pas ses yeux, juste sa grosse bouche toute lisse, on dirait deux galets ronds posés l'un sur l'autre, elle n'a pas mis de rouge à lèvres, je m'étais imaginé que peut-être elle aurait mis du rouge à lèvres, mais non.

Bêtement je me suis levé, et je n'avais même pas pensé à ça, est-ce que je lui fais la bise ou alors je l'embrasse tout de suite sur la bouche ou bien, je n'avais même pas réfléchi à ce que je pouvais dire avec tout ce temps que j'avais passé à tourner en rond.

– Salut, elle a dit, comme quand on se voyait au lycée, et elle s'est assise sans quitter son manteau. C'était comme si tout ce qui était arrivé la dernière fois n'existait plus. Moi-même j'avais du mal à y croire.

– Salut.

Elle s'est assise alors j'ai fait pareil. Elle avait toujours les cheveux dans les yeux. Je me suis demandé si elle

faisait ça pour qu'on voie encore mieux sa bouche. Les filles font des trucs qu'on ne peut même pas imaginer.

– Mes parents avaient des invités, j'ai cru que j'arriverais jamais à décoller. Ma mère m'a demandé peut-être dix fois où j'allais et ce que j'avais de si urgent à faire. J'ai dit que je devais voir Constance.

Le type est ressorti de derrière son comptoir, il a demandé à Aurore ce qu'elle voulait.

– Un Perrier s'il vous plaît.

– Vous avez pas chaud, là-dessous ?

Je ne comprenais pas très bien pourquoi elle devait dire à sa mère où elle allait et qui elle voyait. Je veux dire, il était quatre heures de l'après-midi. Elle a souri au type comme si ce qu'il avait dit était très spirituel.

Après elle m'a regardé. Je ne savais pas quoi dire alors j'ai allumé une cigarette.

– On part lundi.

– Ah bon, tu veux dire... avec tes parents ?

– Oui, bien sûr. Je voulais te revoir avant.

– Vous allez où ?

– En Grèce. On y va tous les ans. On y allait déjà pendant les colonels.

Les colonels. J'avais dû entendre ça à la maison, ou peut-être en classe. Et puis j'étais allé en vacances en Espagne, quelques années auparavant, quand Franco était encore au pouvoir. Donc je savais ce que ça voulait dire. Des gens tuaient des gens, un peu partout dans le monde. Surtout les endroits où il y a du soleil. Mais c'était comme des infos qui passaient en bruit de fond. La nouvelle importante, c'est qu'elle partait. J'entendais

ses mots qui passaient en boucle dans ma tête, comme un effet larsen : « Je voulais te revoir avant. »

– Et toi, tu pars ?

– Non, moi mes parents ne vont nulle part. Et eux aussi, c'est tous les ans.

Je crois que je lui en voulais un peu, d'avoir mis des heures à arriver, et je lui en voulais de partir au soleil sans moi. En même temps j'étais tellement content d'être avec elle.

Le type est revenu avec le Perrier, il y avait un petit citron dedans. J'ai demandé combien je lui devais, les filles ne paient pas quand on boit un coup, ça aussi c'est quelque chose que je savais, comme tout le monde.

J'avais envie de l'embrasser, comme l'autre jour, mais c'était compliqué ici, chacun d'un côté de la table. Très doucement elle a dit :

– On se voit à la rentrée, alors ?

– Ben oui.

– Tu ne vas pas m'oublier ?

J'ai cru que j'avais mal entendu. Elle disait ça comme si elle n'était pas la plus belle fille de la terre. Comme si moi, le type que je voyais dans la glace et qui ne savait même pas comment arranger ses cheveux et qui ne savait pas quoi faire de lui globalement pouvait oublier la plus belle fille de la terre pendant qu'elle allait se prélasser sur des plages de sable blanc au bout du monde. Pour moi la Grèce c'était juste le bout du monde. Et ce qu'elle racontait c'était le monde à l'envers.

J'ai essayé d'avoir l'air cool. Je ne sais pas comment on fait, mais ça n'empêche pas d'essayer.

– Tu ne vas pas te baigner comme ça ?

J'avais dit ça d'un ton léger, enfin je le supposais, je pouvais être au moins aussi spirituel que le type du bistrot. Cette façon qu'elle avait de se cacher tout le temps, je me doutais bien que c'était important, mais comme je l'avais vue toute nue, je me disais que je pouvais peut-être plaisanter avec ça.

– Pourquoi tu te moques de moi ?

– Mais... je ne me moque pas de toi. Je me demandais juste...

– Tu te crois drôle ?

– Écoute, c'est pas si grave. Je ne vais pas te voir cet été, alors... J'essayais de t'imaginer en maillot de bain. (Comme elle ne disait rien et qu'elle avait toujours l'air de vouloir me mordre, j'ai cherché quelque chose d'autre à dire, et puis je l'ai dit parce que j'avais vraiment envie de le dire.) Tu dois être super jolie.

Elle a regardé son Perrier, les grosses bulles qui montaient vers elle en faisant ce petit bruit au milieu de l'après-midi. Ça a duré un petit moment, puis elle a relevé la tête d'un coup, et elle a fait encore un mouvement pour mettre ses cheveux sur le côté, mais ça ne suffisait pas alors elle a dû les prendre dans sa main et ses yeux gris-bleu étaient là soudain, à quelques centimètres des miens.

– Tu vas m'oublier ?

– Je ne vois pas comment.

– Tu pourrais rencontrer une autre fille.

– Ben, j'ai envie d'être avec toi. Tu portes un bikini ou un maillot une pièce ?

– Quoi ? Un bikini.

– Noir ?

– T'es vraiment dingue. Pourquoi noir ? Jaune.

Elle a laissé retomber ses cheveux. Elle était de nouveau cette bouche aveugle au rose délicat, au volume hypnotique. C'est difficile de savoir ce que pensent les gens, quand on ne voit pas leurs yeux. Comment elle ne se cognait pas aux portes, c'était un autre mystère.

Après on a parlé de l'épreuve de philo. Je m'en étais très mal sorti, comme d'habitude. Je ne comprenais pas pourquoi, d'ailleurs. Enfin si, quelque part je savais. Pour réussir une dissert de philo, il faut affirmer un truc et dire que les Grecs pensaient pareil, puis après dire le contraire, puis faire la synthèse, dire que les deux se défendent. Mais si tu penses quelque chose, c'est foutu. Heureusement en maths j'avais fait carton plein. Et les maths c'était coefficient 5. En philo je m'étais vraiment pris un mur.

– J'ai dit des trucs qu'il fallait pas dire.

– Pour changer.

Elle a eu un petit sourire. C'était la première fois qu'elle souriait depuis son arrivée.

– J'ai tapé sur Voltaire. Tu sais, « L'espèce humaine est la seule qui sache qu'elle va mourir ».

– « Qu'elle doit mourir. »

– Oui, bon, un truc comme ça. J'ai dit que c'était des conneries. Enfin, je l'ai pas dit comme ça, mais ça revenait au même.

– C'est vrai, pourtant.

– Non, c'est pas vrai. D'abord, nous n'avons aucune idée de ce qui se passe dans la tête des animaux. Ensuite, il est évident que les humains sont persuadés d'être immortels. Suffit de voir comment ils se comportent.

– Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

– C'est pas grave.

– Explique-moi.

Elle avait l'air un peu énervée. Je n'avais aucune envie de retourner là-dedans, mais je ne voulais pas l'énervé, non plus.

– Ben, tu regardes la plupart des gens, tous les trucs qu'ils font. S'ils savaient qu'ils vont mourir demain, tu crois vraiment qu'ils feraient toutes ces conneries inutiles ? Toi, si tu savais que tu vas mourir demain...

– Oh la la... Tu n'as rien de plus joyeux à penser ?

– C'est toi qui m'as demandé.

– Et la vie éternelle ?

– Quoi la vie éternelle ?

– La promesse du Christ.

– Tu n'as quand même pas parlé de ça dans une dissert de philo ?

Elle a haussé les épaules.

– Je suis pas folle. Je suis restée sur Épicure.

– Épicure... Ah oui, Épicure. C'est bien lui qui dit qu'il faut pas s'inquiéter, parce que si la mort est là, nous on n'y est plus. C'est lui, non ?

– Tu fais quoi, l'an prochain ?

C'était difficile d'avoir une conversation suivie, avec elle. Vraiment.

– Je sais pas encore.

– C'est pas possible.

– Si, c'est possible. On m'a suggéré d'aller en math sup, mais j'ai pas envie d'aller en math sup. Faudrait être dingue.

J'avais rien à voir avec ces types-là. On les appelait les taupes, parce qu'ils ne voyaient pas la lumière du jour.

– Et tes parents, ils disent quoi ?

– Ils disent rien.

Elle m'a regardé un moment, silencieuse, puis elle a sorti une enveloppe toute froissée de la poche de son manteau.

– Tiens, c'est notre adresse à Kaleidos. Tu vas m'écrire ?

– Bien sûr.

– Il faut que j'y aille.

J'ai pris l'enveloppe et je l'ai fourrée dans la poche arrière de mon jeans. Elle s'est levée, alors j'ai fait pareil. On est sortis du café et on a fait quelques pas l'un à côté de l'autre. Et puis je me suis dit que je pouvais le faire et j'ai passé un bras derrière elle et elle s'est tournée vers moi et on s'est embrassés. Après elle a posé la tête contre moi, sur mon épaule, elle était juste à la bonne hauteur. Elle a passé une main sous mon T-shirt, et comme la dernière fois elle a dit :

– Qu'est-ce que tu as la peau douce...

J'ai eu envie qu'on reste là, au beau milieu de la rue, avec sa main sous mon T-shirt. Mais ce n'était pas possible. Au bout d'un moment, on est repartis. Quand on est arrivés en face du conservatoire, elle s'est écartée de moi.

– Vaut mieux que je traverse toute seule, on ne sait jamais.

J'ai voulu l'embrasser encore une fois, mais j'ai senti qu'elle n'était pas tranquille. Elle est partie, je suis resté cloué sur le trottoir à la regarder partir. Elle avait fait dix mètres quand elle a fait demi-tour et elle est venue

près de moi, elle a encore mis ses cheveux sur le côté et elle m'a regardé bien au fond, tout près.

– Tu peux être dans le hall de l'immeuble à six heures pile ?

– Comment je fais pour entrer ?

– 12B37. Tu veux que je te l'écrive ?

– Pas la peine. Je suis une calcullette de poche.

Ce coup-ci elle est partie pour de bon. Je suis allé m'asseoir dans le jardin public un peu plus bas et j'ai allumé une cigarette. La troisième depuis tout à l'heure. J'avais la tête vide. Elle avait le don de me vider la tête. Les seules choses que j'étais capable de penser étaient : six heures pile et 12B37. Autour c'était le néant. Comment j'avais été capable de passer les épreuves du baccalauréat avec succès, ça aussi on pouvait s'interroger dessus longuement.

Je me suis dit : tu es fou amoureux, c'est comme ça que ça s'appelle.

À dix-huit heures j'étais debout dans le hall et je regardais les boîtes aux lettres pour essayer d'avoir l'air normal. J'ai repéré la sienne. J'ai vu aux petites lumières sur le côté que l'ascenseur descendait du septième, je me suis dit c'est elle.

Les portes se sont écartées, c'était elle, elle serrait son manteau contre elle comme si c'était l'hiver, mais je n'ai pas fait de remarque. Elle m'a fait signe de venir dans la cabine, et je me suis demandé ce qui se passait, parce que ses parents étaient là, alors on n'allait pas monter.

Elle a appuyé sur le bouton du deuxième sous-sol et elle a regardé sa montre, je me suis dit cette fille est folle.

Au deuxième sous-sol je l'ai suivie dans le petit couloir. Elle a appuyé sur le bouton de la minuterie, elle était deux pas devant moi, et d'un seul coup au lieu d'ouvrir la porte qui donnait sur les caves ou sur les parkings ou peu importe, elle s'est tournée vers moi et elle a ouvert son manteau en grand.

J'ai essayé en même temps d'avoir l'air content et de maîtriser la situation, mais je suis pas sûr d'avoir réussi.

– Voilà, t'es content ?

– T'es belle, j'ai dit, et j'ai bien entendu aussi que ma voix n'était pas comme d'habitude.

C'était un bikini minuscule, ou peut-être que c'était un bikini normal, mais qu'il avait l'air minuscule à cause de ce corps qu'elle avait et qui donnait l'impression de sortir de partout. En plus ici au deuxième sous-sol, il faisait vraiment frais alors on voyait tous les détails.

Elle a refermé son manteau et elle a dit :

– Allez, on y va, maintenant.

Je l'ai suivie docilement dans l'ascenseur. Elle s'est mise sur la pointe des pieds pour m'embrasser sur la bouche. Elle a encore dit :

– Tu me fais faire que des conneries.

Et les portes se sont ouvertes sur le hall et elle m'a poussé dehors.

Il y avait toujours ces lettres, sur le bureau de mon père, qui commençaient par « Mon Général » ou « Votre Excellence » des lettres que mes parents envoyaient régulièrement aux dictateurs de tous les pays, pour demander des nouvelles de gens qui étaient en prison.

Un peu partout dans le monde des gens qui pensaient comme eux faisaient la même chose, ils écrivaient des lettres et demandaient des nouvelles d'Untel. Le dictateur était un peu emmerdé, avec toutes ces lettres qui s'empilaient sur son bureau.

Mon père ne m'avait rien dit au sujet des lettres, et je m'étais bien gardé de lui poser des questions. J'évitais de lui parler, depuis quelque temps. C'est ma mère qui m'avait expliqué comment ça marchait :

– On s'est aperçus de la force du courrier. Les gens en prison, on les oublie, tu comprends. C'est d'ailleurs pour ça qu'on les met en prison, souvent, pour qu'on n'entende plus parler d'eux. Mais avec toutes ces lettres qui arrivent tout le temps, les gouvernements comprennent que ça ne marche pas, que dans le monde entier des gens veulent savoir ce qui est arrivé à cette personne.

J'ai commencé à écrire à Aurore le jour même. Je faisais d'abord un brouillon. Je n'ai jamais travaillé à une dissert comme ça. J'essayais de lui montrer que j'étais très intelligent. Je croyais à la force du courrier.

En même temps, écrire à une fille, c'est très compliqué. Pour la première fois, j'étais en face d'un vrai problème d'écriture. Jusqu'ici, tout ce que j'avais écrit dans ma vie, c'était pour l'école. Écrire pour l'école c'est simple, parce qu'on sait à peu près ce que les profs attendent. Si je m'étais planté en philo, c'est uniquement parce que je ne peux pas m'empêcher de donner mon avis.

En philo, si tu donnes ton avis, c'est impossible d'avoir la moyenne.

J'étais dans un tel état que même au brouillon, je faisais attention à ce que je disais. C'est idiot, si on y réfléchit. Le brouillon elle le verrait jamais, alors je pouvais bien lui dire tout ce que je voulais. Mais après j'avais peur de m'emmêler les pinceaux et de mettre le brouillon sous enveloppe au lieu de ce que j'avais recopié au propre.

Le facteur ne passe qu'une fois par jour, le matin entre dix et onze. Je le sais très bien parce que des fois c'est moi qui vais chercher le courrier. Ça me donne un truc à faire. La première fois que je suis allé chercher le courrier, j'étais encore à l'école primaire, en CE1 je crois, ou peut-être en CE2. C'était la première fois que j'avais le droit de prendre l'ascenseur tout seul. J'étais haut comme trois pommes à ce moment-là, on peut dire un microbe, c'était une vraie aventure de prendre l'ascenseur tout seul. Encore aujourd'hui il m'arrive de prendre la clé de la boîte au passage quand je vais chercher des cigarettes et de dire à ma mère que je remonte le courrier, même si je sais qu'il n'y a jamais rien pour moi. Tout ça pour dire, je sais très bien que le courrier ne passe qu'une fois par jour, entre dix et onze.

Alors je ne sais pas comment fonctionne mon cerveau, mais depuis lundi dernier je vais voir s'il y a du courrier dès que j'ai avalé mon café, et je répète l'opération plusieurs fois dans la matinée, puis après le déjeuner et plusieurs fois dans l'après-midi et encore une fois

dans la soirée et jusqu'à ce que la nuit tombe. À ce moment-là il est pourtant clair que le facteur est chez lui en train de regarder la télé.

La plupart du temps il n'y a rien dans la boîte aux lettres. Parfois un prospectus ou un dépliant du supermarché, parce que ce mois-ci les tondeuses à gazon sont moins chères, ce genre d'information mondiale. Une fois il y a eu une lettre de ma tante, la sœur de ma mère. Et pas longtemps après une carte postale d'Espagne, parce que chez ma tante ils vont toujours en Espagne en été. C'est elle qui m'avait emmené, à l'époque de Franco.

Quand la boîte est vide je passe quand même ma main à l'intérieur, sur les côtés et au plafond, pour être sûr. Ça aussi je peux le faire plusieurs fois.

Parfois je vais à la piscine. La piscine de la Marandinière, c'est la plus proche de la maison. J'essaie de me faire croire que j'aime ça, mais c'est faux. J'aime pas trop la piscine, j'aime pas l'ambiance. C'est juste qu'il fait très chaud et que j'ai envie de me baigner.

À la Marandinière à ce moment-là de l'année, il y a surtout des Arabes, qui descendent en bandes de la Muraille de Chine et qui plongent et qui sautent de tous les côtés. Et quelques vieux qui ont étendu leur serviette sur la pelouse. Et moi.

Les vieux sont là juste pour prendre le soleil. Ils sont bien abîmés. Apparemment ça les gêne pas de se montrer dans cet état, peut-être que quand on est vieux on s'en fout.

La Muraille de Chine c'est des cages à lapins. C'est la grande barre qui traverse l'horizon juste au-dessus, celle qui est perpendiculaire à l'autoroute. Quand j'étais petit, j'habitais dans un endroit comme ça. Maintenant mes parents ont plus d'argent qu'avant, alors on loue dans un immeuble normal. La Muraille de Chine traverse tout le quartier Beaulieu, elle fait trois cents mètres de long. Ils l'ont construite pour les fonctionnaires qui ont fini par se tirer à Saint-Priest ou ailleurs. Il n'y avait plus que des immigrés dans le coin. D'ailleurs nous aussi on était des immigrés quand on habitait dans une barre. On revenait d'Algérie, on avait perdu la guerre. Bref, en mai 2000, ils mettront sept cents kilos d'explosifs dans ce machin pour le réduire en poussière. Le mien à Charleville ils ont fait pareil. Il n'en reste rien. On se demande c'était quoi l'idée.

Je nage le crawl. J'y arrive, maintenant. Je mets la tête sous l'eau comme les champions olympiques. Je respire sur le côté. Toujours du même côté, j'arrive pas encore à le faire des deux côtés.

C'est presque impossible de nager et je me sens quand même un peu seul, parce qu'il y a tous ces Arabes qui sautent dans tous les sens, et aussi parce qu'ils traînent avec eux des gamins plus petits et qu'ils s'occupent d'eux, ils font très attention. Alors je pense à mon petit frère qui a disparu. J'aurais pu m'occuper de lui comme ça, faire très attention et sûrement qu'on est moins seul. Mais c'est difficile de s'occuper d'un enfant mort-né.

Ils me font chier à sauter comme ça dans les couloirs de nage. C'est interdit, normalement. Mon père dit

que le racisme est une saloperie. Mais il ne va pas à la piscine de la Marandinière. Et d'ailleurs il ne va pas à la piscine, il a horreur de l'eau. C'est pour ça aussi qu'on ne part jamais à la mer.

L'été est passé, triste et ensoleillé. Quand j'ai compris que je n'aurais plus jamais de nouvelles d'Aurore, j'ai pensé à me tuer. Puis en fait, non. Je ne savais pas comment m'y prendre pour me tuer. J'y ai pensé, pourtant. J'ai bien réfléchi au problème. J'étais tellement malheureux.

Ma mère a bien vu qu'il se passait quelque chose. Ce n'était pas évident à voir, enfin je suppose. J'étais enfermé dans ma chambre. Ou je sortais, j'allais en ville dans l'espoir de trouver un truc à faire. Je ne disais pas grand-chose pendant les repas. On vivait dans le même appartement avec mes parents, mais dans deux mondes différents. Un peu comme dans ces bouquins de science-fiction qui parlent de dimensions parallèles. J'avais lu cette histoire, *L'Invention de Morel*, où un type vit tout seul entouré d'hologrammes, mais il ne sait pas que ce sont des hologrammes. Je crois que je comprenais assez bien cette histoire, à cause de cette vie qu'on menait avec mes parents.

Pour le dire simplement, avant j'étais malheureux parce que je me sentais seul, j'avais envie d'être amoureux, de sortir avec une fille, et ça c'est pas évident. J'étais malheureux comme tout le monde, le truc normal. Je faisais comme si tout allait bien, je jouais au flipper, je jouais au foot. J'allais aux soirées en me disant que

peut-être, ce soir-là, j'allais sortir avec une fille. J'étais un type comme les autres.

Et puis il s'était passé cette chose impossible, j'étais sorti avec Aurore. Et maintenant j'étais malheureux tout le temps, mais pas comme avant. Maintenant j'avais envie de vomir. Envie de mourir.

On avait étudié pas mal de textes en philo, mais rien qui préparait à ça. J'avais un gros trou dans le ventre et je ne pouvais pas le laisser quelque part dans un coin. Je devais vivre avec tout le temps.

Si on y réfléchit, c'est idiot. Je n'étais pas plus seul qu'avant. J'étais sorti avec cette fille, je l'avais même tenue toute nue dans mes bras. À poil, pour de vrai. Bon, pas longtemps. Et c'était la plus belle fille de la terre, objectivement. Ce n'est pas comme si j'avais perdu une jambe. Si on réfléchit.

Mais c'était impossible de réfléchir. Je voulais encore être avec elle, être contre elle et l'embrasser et la regarder, comme cet après-midi dans sa chambre, et tout ce qu'on pouvait me proposer d'autre ne présentait aucun intérêt. Marco avait téléphoné une fois pour qu'on aille faire un foot, et j'avais dit non. Je pouvais encore me souvenir de l'époque où j'aurais prié pour qu'on m'appelle et qu'on me propose de faire un foot, c'était il y a trois mois. Une éternité.

Aurore. J'ai essayé de me souvenir de la première fois que je l'avais vue, impossible. Je ne m'intéressais pas à elle, je m'intéressais à d'autres filles. Mais on ne pouvait pas ne pas la voir, avec ce grand manteau noir qu'elle

s'obstinait à garder sur elle en toutes circonstances, même en classe. Personne ne lui faisait de remarque, même les profs ne disaient rien. Peut-être parce que c'était trop bizarre. Quand j'y pense, qu'est-ce que c'était bizarre. Dans ma classe comme dans toutes les classes il y avait des rôles principaux, des gens qu'on remarquait, pour telle ou telle raison. Igor, par exemple, il était noir. Boris, il avait les cheveux sur les épaules et il portait des chemises blanches. Il était très baraqué, aussi. Louis se laissait pousser la moustache, n'importe quoi. Mais on voyait bien qui était Louis. Batou, il ressemblait à rien mais c'était mon pote, alors j'avais une image mentale de lui, assez précise. Constance, parce qu'elle était canon et tout le monde voulait sortir avec Constance. C'était pas une amibe, une masse indifférenciée, un blob, un truc unicellulaire comme on en avait étudié en sciences nat. Il y avait des visages, des silhouettes, et puis de la figuration, des gens qui disparaîtraient avec les années, on aurait du mal à se souvenir de leurs noms. Et Aurore, dans tout ça, avait toujours eu sa place bien à elle, mais je ne m'en rendais compte qu'aujourd'hui. Aujourd'hui c'est bien simple, elle tenait toute la place.

C'était donc ce manteau noir qui s'asseyait au deuxième ou au troisième rang, on ne savait même pas la couleur de ses yeux, avec cette façon qu'elle avait de ramener ses cheveux sur le devant. On se voyait aussi au catéchisme. Après j'ai arrêté d'y aller, j'y croyais plus à ces conneries. Mais c'est peut-être au catéchisme que j'ai commencé à la regarder différemment, aussi parce qu'on n'était pas nombreux. Il n'y a pas grand monde qui croit en Dieu aujourd'hui.

La première fois qu'on a parlé, je crois que c'est parce qu'on avait pris le même bus, elle avait aussi ce grand parapluie comme autrefois. C'était ridicule. Tout le monde avait des trucs pliants maintenant.

– Tu sais, il va pas pleuvoir.

J'avais dit ça pour dire quelque chose.

– Je trouve ça très élégant, elle avait dit.

Une remarque dans le genre, quelque chose qui venait de l'espace. Déjà à ce moment-là je me demandais ce qu'elle avait dans la tête, mais surtout ce jour-là, je m'en souviens, j'avais remarqué sa bouche. Comment ça se fait que je ne l'avais pas remarquée avant, ça je ne comprends pas trop. Surtout maintenant. Il y a des garçons qui se retournent sur la bouche d'Aurore. C'est la seule chose qu'elle ne cache pas.

Je ne me posais pas vraiment de questions là-dessus, et d'ailleurs personne ne s'en posait vraiment, quand on parlait de femmes on ne parlait pas d'elle. On n'aurait pas su quoi raconter. On pouvait dire, vraiment, qu'elle ne ressemblait à rien, parce que c'était le cas.

Et puis, elle est venue à la dernière soirée de l'année, et je l'ai invitée à danser. Alors elle a retiré son manteau. C'était la première fois. Il y a eu comme une grande déflagration, comme si la foudre était tombée dans la pièce. Elle a posé son manteau sur un fauteuil et là, tout le monde a vu. Moi aussi j'ai vu. Je me suis souvenu de cette phrase dans l'Évangile : « J'étais aveugle et maintenant je vois. »

Après je me suis posé des questions. J'ai pensé que les autres filles savaient à quoi elle ressemblait, forcément, dans les vestiaires de gym. Ou peut-être qu'elle était

exemptée, je n'en savais rien, après tout. Mais les filles savent à quoi ressemblent les autres filles. Enfin, je suppose. Tout ça était assez mystérieux, à ce moment-là.

Et personne à qui parler. Je n'allais pas raconter ça à mes parents, c'est la honte. Je ne sais pas au juste pourquoi, mais ce qu'il y avait d'important dans ma vie, je crois bien que la police l'aurait su avant mes parents. Depuis que j'allais à l'école, peut-être même avant, peut-être que ça venait d'encore plus loin, je ne racontais rien de ma vie à la maison. On était tous un peu comme ça. Plus ou moins. Et s'il y a une chose que je me serais fait tuer avant de le dire, c'est que j'étais amoureux d'une fille.

Je n'avais rien dit à personne. Il y en a qui racontent tout immédiatement mais moi je crois qu'il faut garder les choses pour soi, quand elles sont précieuses. Enfin, si je suis honnête, c'est aussi que je voulais pas qu'on se foute de moi. Quand t'es amoureux, tout le monde se fout de ta gueule. Et de toute façon j'avais bien fait, parce que je n'avais plus trop de quoi me vanter. Il n'y avait plus rien à raconter.

Donc voilà, j'avais mon bac, et j'étais moins libre que je l'avais jamais été. J'étais cloué à mon lit, prisonnier d'une image. Une fille les pieds nus dans un tapis blanc, simplement vêtue d'un foulard dans les cheveux. La même, dans un couloir d'immeuble, écartant les pans de son stupide manteau sur un rêve d'été. Et ses yeux qui se ferment et sa bouche qui s'ouvre, et tout ça n'arrive pas à quelqu'un d'autre, c'est ça qui est dingue.

Je suis couché sur mon lit, en chien de fusil, j'ai même pas quitté mes baskets.

Je suis incapable de faire un mouvement.

Je vais crever, c'est évident.

Une nuit en août, il faisait quarante degrés ou quelque chose dans le genre, je me suis redressé sur mon lit comme un automate et je me suis dit OK, je pars en Grèce. J'ai l'adresse, après tout. Je vais la rejoindre, je tiens plus. Mon besoin de vagues bleues se mêlait à mon désir d'être avec elle. J'ai basculé les jambes sur le côté, j'ai cherché mon blue-jean dans le noir. Je m'éveillais petit à petit et j'ai pensé à allumer la lumière et j'ai ouvert l'armoire et fourré trois T-shirts et un pull et mon maillot de bain dans mon sac de sport, j'ai pris mes cigarettes sur la table de chevet et mes clés et j'ai passé mon blouson en jean et je suis parti en fermant doucement la porte pour pas les réveiller.

À trois heures du matin, Saint-Étienne ressemble aux villes après la fin du monde, comme dans *Le Survivant* ou *Le Monde, la Chair et le Diable*, deux films que j'avais vus à la télé où il n'y a plus personne sur terre. Sauf que dans *Le Monde*, etc., il rencontre une femme, et manque de bol, un autre mec arrive, et évidemment ils vont s'entretuer pour la fille alors que tout le monde est déjà mort. Dans *Le Survivant*, Charlton Heston se balade tranquillement dans sa voiture dans les rues désertes de Los Angeles, et puis il voit une ombre passer derrière une fenêtre d'un immeuble et il tire sans sommation.

Forcément, c'est le dernier homme sur terre. J'aurais fait pareil à sa place.

J'entendais ma respiration et le frottement de mes baskets sur le bitume et rien d'autre. J'ai remonté le cours Fauriel jusqu'au Rond-Point, en fait c'est le square Franklin-Roosevelt mais tout le monde dit le Rond-Point, et j'ai pris à droite vers la D8 et le col du Grand Bois. J'ai plutôt un bon sens de l'orientation et je sais que par là c'est le sud, donc ensuite en allant sur la gauche l'Italie et après la Grèce.

Je me suis assis sur une borne à la sortie de la ville et j'ai commencé à attendre. Il allait bien passer une voiture ou un camion, et même si le type n'allait pas jusqu'en Grèce, il pouvait m'avancer.

Mine de rien il ne faisait pas si chaud, ici à trois heures du mat'. C'est dans ma chambre, on a l'impression qu'on étouffe. J'ai pris mon pull dans mon sac de sport et j'ai soufflé dans mes mains pour les réchauffer. En fait ça ne sert à rien, mais c'est les gestes qu'on fait dans ces cas-là.

La Grèce, mon père m'en avait beaucoup parlé. Le miracle grec. Il disait ça avec des petites lumières dans les yeux. Il pouvait raconter toutes sortes d'histoires sur la Grèce, la Grèce c'était vraiment son truc, mais il n'y avait jamais foutu les pieds. En tout cas, je devais tout savoir des Grecs, et j'avais essayé, quand j'étais plus jeune, pour lui faire plaisir.

La Grèce c'était l'invention de la démocratie, c'était les Jeux olympiques, c'était l'*Odyssée*, Homère, l'invention

de la littérature et puis c'était les mathématiques, c'était Aristote, Diogène, Platon et sa caverne, Delphes, les mythes, Œdipe, Sisyphe et tous les autres, la philosophie en général. Encore aujourd'hui je pouvais réciter tout ça par cœur – d'accord, un peu dans le désordre. Mais Marco qui était déjà allé en Grèce avec ses parents ne voyait pas du tout de quoi je parlais. Lui aussi avait des petites lumières dans les yeux quand il racontait. Pour lui la Grèce c'était des bateaux cigarettes qui fendaient des eaux d'un bleu jamais vu, il y avait des filles au Club Med où ils allaient. Il avait fait du ski nautique là-bas, et on buvait tout le temps de l'ouzo. Mais la Grèce c'était encore autre chose. La Grèce c'était Aurore nue dans un bikini jaune.

J'ai entendu un camion qui arrivait derrière le tournant. Je me suis redressé et j'ai fait signe.

Lorsque j'ai débarqué du bateau à Kaleidos, j'ai été saisi par la beauté préservée du lieu. Je n'avais pas seulement effectué un voyage de plusieurs milliers de kilomètres, j'avais aussi traversé le temps. Ici la lumière traversait le ciel comme si jamais aucun nuage industriel n'avait interféré, et se déversait dans la mer en une symphonie de bleus qui donnait un sens neuf au mot bleu. Les petites maisons aux angles émoussés empilées en cubes étaient blanches comme des pubs pour lessive, irréelles de propreté, et l'air était traversé d'odeurs d'olives. En face on devinait la Turquie. Ici des galères avaient livré combat. On s'attendait à voir le mouvement d'horloge des rameurs fendre à nouveau

les flots. C'est le supertanker sur l'horizon qui avait l'air d'un mirage, tout comme la petite Fiat 500 couleur moutarde garée devant le café du port.

Épuisé par le voyage, je me suis laissé tomber sur un des tabourets du bar, j'ai posé mon sac de sport sur celui d'à côté. Le silence de ce milieu de journée était total, seulement troublé des tintements du rideau de perles que j'avais écarté en entrant. Puis même ces bruits minuscules finirent par s'éteindre, et dans la pénombre de la salle je fus soudain conscient des yeux blancs que les locaux braquaient sur moi.

– Je pourrais avoir un Perrier, s'il vous plaît ?

Le patron s'est déplacé lentement jusqu'à moi en essuyant la surface du comptoir, qui n'en avait aucun besoin.

– Vous n'êtes pas d'ici, dit-il dans un français très correct.

– Non. Je cherche quelqu'un.

Il a posé un citron sur le bar et l'a découpé habilement, avec un couteau qui pouvait certainement s'adapter à d'autres usages, comme la récolte de la canne à sucre ou le combat corps à corps.

– Une femme ?

– Une femme.

– Vous venez de loin. Ce doit être une très belle femme.

– Elle porte un bikini jaune quand elle se baigne.

– Jaune... et minuscule.

– Oui, enfin, c'est l'impression qu'on a.

– À cause de ce corps qu'elle a et qui sort de partout.

– Oui. C'est elle.

Le patron a échangé un regard avec un autre type dans la salle. Le silence semblait peser encore plus lourd.

– La promesse de Staropoulos.

– Qui est Staropoulos ?

– L’armateur.

– Il possède l’île. C’est lui qui nous fait vivre.

– Je vois.

Si j’en avais douté une seconde, il était clair que je n’étais pas le bienvenu à Kaleidos.

Le seul hôtel de l’île appartenait, sans surprise, à Staropoulos. Il était situé sur la côte nord, à quelque cinq kilomètres. On y accédait par une route à peine carrossable, plutôt une piste, que je fis à pied.

La plage, étendue d’un sable presque aussi blanc que les maisons, comptait quand même quelques touristes. Suffisamment pour qu’on ne fasse pas attention à moi.

Et là, je l’ai vue. Comme si la foudre était tombée sur la plage. Aurore sortait de l’eau, en essorant ses cheveux sur le côté. Une sorte de silence s’est ajouté au silence, les oiseaux de mer glissaient sans un cri, et même les vagues se taisaient. Je pouvais la voir tout entière ou presque, exactement comme je l’avais vue avant son départ. De nouveau je me suis dit que cette fille était encore plus nue quand elle portait quelque chose.

Elle ne pouvait pas me voir, de là où elle était. J’ai résisté à l’envie de courir vers elle, je ne sais pas comment j’ai fait. Mais il fallait avant toute chose que je comprenne bien la situation, et que j’aie un plan. Je me suis dirigé vers l’hôtel.

Ma mère s'est précipitée quand elle a entendu la clé tourner dans la serrure. On est restés debout l'un en face de l'autre, là dans l'entrée, je ne savais pas trop où regarder. Je crois qu'elle avait envie de me prendre dans ses bras, mais elle ne sait pas trop comment faire. Déjà quand j'étais môme elle avait un peu de mal, et maintenant que j'avais une tête de plus qu'elle, c'était encore plus difficile.

– Tu m'as fait une de ces peurs ! Où est-ce que tu étais passé ?

– J'avais trop chaud, je suis allé me balader.

– Tu aurais pu me laisser un mot. On s'est fait un souci ! Quitter la maison au milieu de la nuit, enfin ! Qu'est-ce qui t'a pris ? Il faut que j'appelle ton père pour le rassurer.

– Il est pas là ?

Je suis allé dans la cuisine. Elle a décroché le téléphone, puis elle a changé d'idée, elle a raccroché et elle m'a suivi.

– Il reste du café ?

– Je vais t'en refaire. Où étais-tu passé, enfin ?

– En Grèce.

– Bien sûr. C'est tout ce que tu trouves à dire ?

Je me suis assis, j'ai posé mes coudes sur la table, j'ai pensé à ma réplique suivante, qui allait être un truc qui tue, et au moment où je m'y attendais le moins, j'ai éclaté en pleurs. Ça venait de nulle part.

Alors elle s'est assise à côté de moi et elle a hésité, mais au bout d'un moment elle a posé une main sur mon épaule.

– Allons, allons... Qu'est-ce qui se passe ?

– Il se passe... je n'ai pas d'argent, je n'ai même pas de passeport, on voyage jamais, on va jamais à la mer... On reste là tout le temps à rien faire et à lire des livres, c'est insupportable. On est une famille de dingues.

J'avais cette voix débile des mômes qui pleurent, on devait comprendre la moitié de ce que je disais. Je hoquetais. Sans blague, j'étais en pleine régression. Jamais je m'en remettrais d'avoir pleuré comme ça à mon âge. Ma vie était foutue, c'était clair.

Mon chat est passé silencieusement devant nous, il a vaguement regardé au passage, décidé qu'il ne se passait rien d'important et il est allé jusqu'à sa gamelle en roulant ses épaules de tigre minuscule.

– Elle m'a même pas écrit, cette conne. Elle en a rien à foutre de moi.

– Tu attendais des nouvelles d'une fille ?

Je pouvais plus parler.

– Tu veux me parler d'elle ?

J'ai fait non avec la tête.

– Je vais te faire un café.

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

ANNE LE TILLY
CORRECTION

LISE CLAUDEL
RELECTURE

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITÉ
IMPRESSION

ALICE MARTIN
COMMUNICATION ET COMMERCIAL

AGENCE TRAMES
RELATIONS PRESSE ET CESSIONS DE DROITS

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : MARS 2026